

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

**SOMMAIRE.** Gravures : - Les Petits Voleurs, d'après Me M. Ten Kate. - Chasse aux Moutons dans les Monts Rocheux. - Le Duo, d'après M. S. Jacoby. - Acajou à Pommes.

**TEXTE :** - Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Le Fils de l'Inconnu. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Une Réparation. - Bannière du Toi Paternel. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N° 17.

— 10<sup>e</sup>. ANNÉE. —

28 Février 1880.

## NOS GRAVURES.

### LES PETITS VOLEURS.

Tantôt on voyait assis en cercle, sur l'herbe tendre, une joyeuse troupe de dames et de messieurs, qui se livraient aux plaisirs et aux délices d'un copieux festin champêtre. Ces messieurs et ces dames sont allés explorer les environs, visiter les beaux sites du pays, aban-

donnant en toute sécurité les débris de leur festin et une partie de leur toilette. Mais à peine ont-ils déserté leur campement, qu'une troupe de gamins et de gamines s'abat sur la place laissée ouverte au premier venu. Les restants de bouteilles sont bientôt mis à sec; le gâteau est fortement ébréché, et nos touristes seront heureux s'ils en trouvent encore un morceau pour leur dessert. Et pendant que les gamins font bombance, la fillette fait sentinelle et interroge l'horizon pour prévenir ses petits compagnons du retour de la société.

### CHASSE AUX MOUTONS DANS LES MONTS ROCHEUX.

Dans les Montagnes Rocheuses, en Amérique, vit un genre de moutons, appelés Big-horns, tout particuliers à ces régions, et qui se distinguent par ses cornes immenses et sa laine longue et touffue.

Dans leur jeunesse, ces animaux ont le poil d'un blanc jaunâtre, comme les chevreaux, et les grands yeux bruns de l'antilope américain.



LES PETITS VOLEURS, D'APRÈS M<sup>e</sup> M. TEN KATE.

A mesure qu'ils grandissent leur couleur devient plus sombre; le devant de leurs pattes sont d'un brun foncé, presque noir aux genoux; à l'extrémité du dos ils ont une grande tache blanche comme l'antilope.

Le chasseur, à la poursuite de ces moutons, se place toujours sur les pics les plus élevés; car dès que ces animaux sont attaqués, ils ont l'habitude de monter de rochers en rochers avec une rapidité étonnante, cherchant un refuge sur les plus hauts sommets.

## LE DUO.

De tous les arts, la musique est certes celui qui affecte le plus agréablement nos sens; tout en nous charmant par ses notes harmonieuses, elle élève notre intelligence et parle à notre cœur. La musique peut être considérée comme une langue universelle, que tous nous comprenons et à laquelle tous nous participons. C'est elle qui sait le mieux, par ses accents tour à tour doux et graves, exprimer les divers sentiments qui nous animent.

Aussi la belle châtelaine et le jeune écuyer que représente notre gravure, — si remarquable sous le rapport des costumes surtout, — ont-ils eu recours à la musique comme interprète de leurs sentiments intimes qu'ils n'osent avouer tout haut et que le chant traduit si bien.

## ACAJOU A POMMES.

Cette plante, répandue sous les tropiques, est scientifiquement connue sous le nom de „anacardium occidentale." Ses fruits, que l'on trouve souvent chez les marchands de comestibles, ont la forme d'un cœur à pointe, recourbée latéralement. Ils contiennent une amande très-agréable au goût, et entourée d'une coque renfermant un suc caustique. Au-dessous de cette sorte de noix se trouve une masse charnue de la forme et de la grosseur d'une poire et d'une couleur rouge ou jaune. C'est cette partie qui porte le nom de pomme d'acajou.

L'acajou à pommes — qu'il ne faut pas confondre avec l'acajou à meubles, originaire de Saint-Domingue, et estimé pour son bois, — présente cette double utilité: d'abord l'amande se mange fraîche ou rôtie; ensuite, on recherche ce fruit vert, dont on fait des cerneaux, en ayant soin de les ouvrir sous l'eau pour en chasser l'huile car cette huile fait à la peau des taches; c'est pourquoi les Indiens la recherchent pour se tatouer le visage et le corps. Quant à la pomme, aigre avant sa maturité, elle est, étant mûre, juteuse, sucrée et acidulée.

## CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Les parvenus. — Le code de l'employé. — Chameau et aiguille. — Un témoin en Cour d'assises. — Deux grêlés. — Un actionnaire grincheux. — Paroles comptées. — Femmes et comètes. — Un Modèle et un Bourgmestre. — La Jeunesse.

Il est de fait que la partie la plus considérable de la société se compose aujourd'hui de parvenus. Et ce nom, on s'en sert pourtant comme d'un terme de mépris. Examinons:

Le parvenu! mais c'est vous, c'est moi, c'est lui, ce sont nos pères, nos amis, tout ce qui nous entoure et tout ce qui nous est cher. Le parvenu! c'est l'homme qui, à force de courage, de probité et d'intelligence, s'élève des rangs infimes de la société vers les sphères supérieures; c'est l'ouvrier qui devient patron, l'artisan qui devient industriel, le petit marchand qui devient négociant, le simple soldat qui devient capitaine, colonel, général, l'enfant du peuple qui devient député, ministre. Le parvenu, en un mot, c'est le représentant des libertés et des droits conquis sur les privilèges. Qui donc

oserait l'insulter ou le railler? Le parvenu, c'est le progrès lui-même, qui marche, marche toujours vers la réalisation du beau, du vrai et du bien.

Dans un drame datant de quelques années, le héros de la pièce s'exprime à ce sujet dans un beau et fier langage:

Tenez, je ne sais rien d'aussi platement bête,  
Que ce mot parvenu, que vous jette à la tête  
Le premier fainéant et le dernier venu.  
Comme l'on crie au loup, on crie au parvenu!  
Que lui demande-t-on? des ancêtres peut-être?  
Mais chaque parvenu n'est-il pas un ancêtre?  
N'est-ce pas lui le tronc du chêne glorieux  
D'où chaque jour encor naissent d'autres aïeux?  
De jeunes parvenus toute l'Europe est pleine,  
Et si l'on s'avisait, par imbécile haine,  
D'effacer d'un seul trait tous ces noms éclatants,  
Il faudrait raturer l'histoire de cent ans.  
Par un labeur loyal, j'ai gagné ma fortune;  
Descendez du soleil, descendez de la lune,  
Descendez du grand Turc, et d'où vous l'en-  
tendez,  
J'arrive, allez-vous-en; je monte, descendez.

Oui, tout ici-bas a son antithèse. A mesure que l'avenir monte, le passé descend. S'il y a des honnêtes gens, il y a des fripons; s'il y a des parvenus, il y a aussi des dégradés. Fortune, titres, éducation, instruction, celui-là a tout reçu en naissant. Placé au sommet de l'échelle sociale, il n'a pas grands efforts de courage, de probité et d'intelligence à faire pour s'y maintenir. Tout le monde lui ouvre porte large; les hommes influents l'accueillent avec bienveillance; les femmes lui sourient, ses égaux le recherchent et ses inférieurs le flattent. Mais sa nature médiocre et mauvaise lui rend inutiles tous ces avantages. A l'orgueil de ses aïeux, il oppose sa vanité; à leur courage, sa lâcheté ou ses goûts de spadassin; à leur persévérance, sa fainéantise; à leur probité sévère, sa facile conscience; et peu-à-peu il déchoit et tombe, pendant que les gens de cœur et de vertu parviennent. — Aussi quand le hasard le place en face d'eux, il se venge de son infériorité par des sarcasmes; il leur décoche ses traits les plus mordants et il en termine la kyrielle par le mot qui pour lui résume tout: parvenus!

\* \*

Il y a une quarantaine d'années, un auteur humoristique, resté inconnu, rédigea le Code de l'employé. En lisant cela, beaucoup se diront sans doute: Il en est encore ainsi!

Sauf les dimanches, tu viendras  
Au bureau fort exactement;

Tous les jours tu barbouilleras  
Force papier lisiblement;

Durant une heure flâneras  
Par-ci, par là sournoisement;

A midi tu déjeuneras  
D'un petit pain tout simplement;

D'eau claire tu l'arroseras  
Pour qu'il passe facilement;

Vers une heure tu bailleras  
Jusqu'aux oreilles largement;

A deux heures tu dormiras  
D'un doux sommeil, sans ronflement;

A trois heures expédieras  
Tes écritures lentement;

Et parfois ton nez moucheras  
Pour occir le temps plus gaiement;

A quatre heures tu brosseras,  
Sans trop l'user, ton vêtement;

Bien brossé, tu t'esquiveras  
Sans qu'on te pousse, et prestement;

Aux fins de mois tu toucheras  
Un très-minime traitement;

Et de ton mieux t'arrangeras  
Pour vivre vertueusement;

Mais bientôt tu t'abrutiras  
De pied en cap complètement;

Après trente ans retraite auras  
De quoi vivre très-pauvrement;

Ou peut-être tu crèveras  
A la peine longtemps avant;

Après tel purgatoire iras  
En paradis directement.

\* \*

On sait à combien de commentaires ont donné lieu ces paroles de l'Évangile: „Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille."

On considérerait cette maxime comme une hyperbole du style oriental, et quelques commentateurs, pour donner plus de justesse à la comparaison, traduisent par câble le mot hébreu qui signifie également chameau.

Or, voici qu'un voyageur vient de découvrir qu'il y avait à Jérusalem une porte de douane qu'on appelait le Trou de l'aiguille; elle était si étroite et si basse, qu'un chameau, chargé de marchandises, ne pouvait y passer à grande peine qu'en fléchissant les genoux. On comprend, dès lors, la parfaite justesse de la comparaison entre le riche encombré de ses biens temporels, en face de la porte des cieux, et un chameau surchargé de ses bagages devant la porte du Trou de l'aiguille.

\* \*

On juge à la Cour d'assises une affaire d'assassinat. Deux témoins sont venus raconter toutes les circonstances du crime, qui dénote chez l'accusé une grande cruauté. Un troisième témoin est appelé. A la question que le président lui pose, concernant ses nom, prénoms et qualité, il répond: — „J'en frémis d'horreur. — Vous pourrez dire vos impressions après: répondez à ce que je vous demande. — Je vous ai parfaitement compris, M. le président; c'est vous qui avez sans doute mal entendu. — Comment cela? — Oui, je m'appelle Jean Frémy, et je suis doreur.

\* \*

Un monsieur et une dame, — excessivement grêlés l'un et l'autre, — se rencontrent Vieille Halle aux Blés, et se serrent la main. Quelques élèves de l'Athénée passaient en ce moment. „Voyons, dit l'un d'eux, embrassez-vous donc: vous ferez ainsi des gauffres." Le gamin de Bruxelles va bien!

\* \*

On a beaucoup écrit sur l'actionnaire en général, mais on n'arrivera jamais à connaître toutes les variétés de ces membres de la grande famille humaine. Il y a, entre autres, l'actionnaire „grincheux." C'est lui qui, naguère, dans une assemblée où l'on distribuait des dividendes qui épanouissaient tous les visages, s'écria avec l'accent de la mauvaise humeur: „Messieurs, avant de toucher ces fonds, ma conscience exige que je demande une vérification rigoureuse des bilans... Une affaire ne peut produire d'aussi beaux bénéfices, sans qu'il y ait des gaspillages à déplorer."

\* \*

Un calcul fort curieux vient d'être fait par un statisticien anglais. Tout homme, dit-il, fait chaque jour, en terme moyen, trois heures de conversation. Admettons cent mots par minute, ou vingt-neuf pages in-octavo par heure: cela fait environ six cents pages par semaine, donc cinquante-deux forts volumes par an.

Pour les femmes, ce n'est certes pas exagérer que de multiplier par dix; et on arrive ainsi à cinq cent et vingt volumes par an!

\* \*

Un écrivain espagnol, plus ingénieux que profond, a trouvé, entre les comètes et les femmes, de frappantes analogies :

Les comètes, dit-il, remplissent, sans aucun doute, dans l'ordre de la création, une fonction d'une utilité déterminée : de même les femmes.

Les comètes sont des sphères incompréhensibles, belles excentriques : de même les femmes.

Les comètes brillent d'un éclat particulier, et sont plus éclatantes quand la nuit tombe : de même les femmes gagnent à être vues à la lumière.

Les comètes sont enveloppées d'une nébulosité translucide, au milieu de laquelle elles sont visibles : de même les femmes dans leurs élégants et mystérieux atours.

Les comètes confondent les plus savants, qui s'efforcent de pénétrer le secret de leur essence : de même les femmes.

Les comètes font l'admiration des philosophes et du rustre le plus épais : de même les femmes.

Comètes et femmes se ressemblent donc infiniment, et la nature des unes et des autres est impénétrable.

En vérité, ce que l'homme peut faire de mieux, c'est de se borner à contempler les premières avec une profonde admiration, d'estimer et d'aimer les secondes.

\* \*

Une Académie des Beaux Arts venait d'être créée dans une de nos villes importantes. En attendant qu'elle s'installât dans le local lui affecté, une partie de l'hôtel-de-ville avait été mise à la disposition de son directeur. Une personne du sexe, aux allures assez dégagées, se rendait souvent chez celui-ci. Le Bourgmestre, intrigué de ces visites, en parle à l'artiste et lui dit qu'il trouve la chose peu convenable. — „Mais, Monsieur le Bourgmestre, cette personne est nécessaire à l'achèvement d'un tableau dont je m'occupe en ce moment. — Comment ça, comment ça? — Oui, c'est un Modèle. — Un modèle! s'écrie le magistrat municipal en se renversant en arrière; vous êtes directeur, et il vous faut encore des modèles comme à un élève!”

Le jour même, il disait au Conseil réuni: „Triste choix que nous avons fait dans la personne du nouveau directeur... Figurez-vous qu'il a encore besoin de modèles pour travailler.” Et presque tous les conseillers de s'écrier: „Pas possible, pas possible! — C'est bien ainsi pourtant: il me l'a avoué lui-même.”

Développons, développons l'éducation artistique parmi nous!

\* \*

Jeunes gens qui me lisez, une définition poétique — pour vous.

Qu'est-ce que la jeunesse? Un brillant météore, un jour dont le déclin est proche de l'aurore, dont le souffle du temps vient dissiper l'azur; Un éclair qui s'éteint au milieu de la pluie Et présage au mortel, embarqué dans la vie, Les tempêtes de l'âge mûr.

JEAN-LE-BUTINEUR.

## LE FILS DE L'INCONNU.

### XVII. — LES TROIS PRISONNIERS DE L'ÉMIR.

L'émir cherchait à se persuader que ce n'était pas une passion inconsidérée, mais un sentiment vrai et profond qui l'attirait vers la chrétienne. Aussi le refus formel de sa prisonnière de vouloir l'écouter n'avait pu l'abattre, ni le déterminer à avoir recours à des mesures de rigueur. Nous avons vu, qu'instruit par l'expérience, il avait seulement changé de tactique et espérait atteindre son but, en arrachant Ada à sa foi. C'était là le seul moyen qui lui restait de réussir; s'il venait à lui manquer, il n'avait plus qu'à remplacer sa passion par une autre: la vengeance.

Entretiens, l'émir avait attendu le résultat

des démarches de sa sœur, en qui il avait toute confiance; mais les jours, les semaines se passaient et Armide, sans cesse interrogée, répondait toujours que toutes ses tentatives pour convertir la chrétienne à l'Islamisme restaient sans succès. Enfin le bouillant fils de l'Orient commença à perdre patience; il voulait une solution, quelle qu'elle fût.

— Armide, dit-il un soir qu'il se trouvait seul avec sa sœur, ma prisonnière a assez longtemps trompé mon attente; elle paie d'ingratitude ma bonté; elle répond par le mépris à ma générosité; mais bonté et générosité ont une fin ainsi que la patience. Qu'avez-vous fait pour gagner cette femme à la doctrine du Prophète? Quel poids votre adresse féminine a-t-elle mis dans la balance? Parlez, cette femme est-elle disposée à abandonner sa foi maudite pour embrasser la loi de Mahomet?

— Seigneur, répondit Armide avec calme et résolution, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. J'ai cherché à gagner la confiance d'Ada; lorsque je l'ai vue, je l'ai entretenue de la sainteté de l'Islamisme, de la grandeur du Prophète; mais à l'Islamisme, elle opposait le Christianisme, au Prophète, elle opposait le Christ. Je crois avoir compris le cœur de cette femme et je suis arrivée à être convaincue que rien au monde ne pourra la déterminer à renoncer à la religion dans laquelle elle est née.

— Pas même des mesures de rigueur?

Armide regarda l'émir d'un air effrayé; c'était la première fois qu'elle entendait sortir de pareils mots de sa bouche. Elle répondit immédiatement:

— Seigneur, vous connaissez le cœur de la femme, la violence le rend encore plus opiniâtre dans ses résolutions; ce sera le cas avec Ada, d'autant plus que cette femme est une véritable héroïne.

— L'aimeriez-vous? demanda tout-à-coup le Musulman, avec violence.

— Comme une sœur, répondit Armide, et je me suis déjà demandé si c'était bien de ma part de vouloir l'amener au changement que vous désirez...

— Malheureuse! s'écria l'émir, d'un ton plein de colère, vous allez peut-être dire aussi que la doctrine de ces chrétiens maudits est supérieure à la nôtre.

— Seigneur, il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète... Cependant, je ne puis cacher que depuis la présence de ces chrétiens dans votre maison, leur religion me semble moins odieuse que je me l'étais imaginé dans mon ignorance.

— Ah! je comprends maintenant le peu d'efficacité de vos efforts: vous avez pactisé avec l'ennemi au lieu de chercher à le vaincre; mais ma patience est à bout; vous aurez un dernier entretien avec cette femme: si elle ose encore résister à ma volonté, malheur à elle et à vous!

L'émir quitta l'appartement sur ces mots, laissant sa sœur dans un sombre désespoir.

Ce même soir, Armide et Ada étaient assises dans le jardin, auprès d'une fontaine jaillissante, et plongées dans une conversation très-animée. C'était l'entretien décisif.

— Mon amie, commença Armide en prenant dans sa main celles d'Ada, c'est probablement la dernière fois que nous nous entretiendrons ensemble... un grand malheur nous menace...

— Comment! s'écria Ada avec effroi, nous devrions nous séparer! Mais ce serait trop de cruauté; je vous aime comme une sœur, et on ne sépare pas deux sœurs.

— Il y a heureusement un moyen, Ada, pour éloigner de nous ce malheur et d'autres plus grands encore peut-être...

— Oh! employez-le, chère amie! et s'il est en mon pouvoir...

— Souvent je vous ai entretenue de la doctrine du Prophète, interrompit Armide; ne vous est-il jamais venu à l'idée, Ada, qu'il y a aussi un ciel à gagner pour nous, et que l'Islamisme vous donnerait dans ce monde les richesses et les grandeurs?

— Que voulez-vous dire, Armide? demanda Ada effrayée, tandis qu'elle retirait involontairement sa main.

— Je voudrais vous éviter des tourments,

je voudrais vous voir heureuse, répondit la sœur de l'émir d'une voix douce.

— Armide, si moi je vous demandais de renoncer à votre culte?

La jeune Musulmane ne répondit pas, elle se cacha le visage dans les mains.

— Chère amie de mon cœur, continua Ada, je prierai Dieu de vous éclairer, et je paierais volontiers ce bonheur de ma vie.

Tandis qu'Ada parlait, un léger bruit se fit entendre à proximité. Armide se leva effrayée.

— Quel est ce bruit? dit-elle; ce me semble l'avertissement de quelque malheur.

— Soyez sans crainte, répondit Ada avec calme, c'est le mouvement des eaux de la fontaine dans le bassin de marbre.

— Non, non, Ada, le bruit vient de derrière nous.

— Ce sera un oiseau qui aura fait mouvoir le feuillage.

Armide se laissa tranquilliser et se rassit auprès de son amie, mais elle garda encore quelque temps le silence, comme plongée dans de pénibles réflexions.

Tout-à-coup, elle éclata de nouveau en sanglots et s'écria au milieu de ses larmes:

— Ada, ma bonne amie, c'est la dernière fois que nous nous voyons, car mon frère irrité exige que vous embrassiez immédiatement l'Islamisme, ou tout au moins promettiez formellement de le faire.

— Jamais je ne prononcerai cette parole, s'écria Ada avec feu, jamais!

— Je respecte et admire votre résolution, chère amie, et c'est pourquoi je crains... Le dernier mot que je vous dirai sera la révélation d'un secret qui me pèse sur le cœur; je me vois obligée de parler, maintenant que nous allons peut-être être séparées pour toujours.

— Parlez, parlez, amie, dit Ada émue.

— Ada, j'aime... Pendant des mois, j'ai tenu mon amour enseveli au fond de mon cœur et cela me prouve la pureté de mon sentiment. Mais maintenant mon cœur menace de se briser, si je ne puis l'ouvrir à quelqu'un; car c'est un amour sans espoir, et vous seule pouvez connaître mon secret.

— Parlez, parlez, Armide; je suis votre sœur, répéta Ada en serrant la main de la jeune fille et en l'attirant vers elle.

Armide laissa tomber sa tête brûlante sur le sein de sa compagne.

— Celui que j'aime, dit-elle, lui aussi je ne le verrai probablement plus... C'est Hugo, votre fils...

— Hugo! s'écria Ada stupéfaite.

Et elle serra davantage la jeune fille contre sa poitrine.

Tout-à-coup, un bruit se fit de nouveau entendre dans le buisson derrière le banc de marbre, mais plus violent que tantôt et comme annonçant l'arrivée d'un orage.

Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi, mais avant qu'elles n'eussent pu se communiquer leurs impressions, une forme humaine se détacha du feuillage, et Armide vit son frère devant elle.

Le regard de l'émir flamboyait de colère et se braquait sur les deux femmes d'une façon menaçante; on eût dit un éclair brillant dans la nuit sombre.

Il se tourna enfin vers sa sœur qui, tremblante comme un colombe que poursuit l'épervier, tenait les yeux baissés vers la terre.

— Serpent! s'écria-t-il d'une voix tonnante, la colère de Mahomet vous écrasera; mais je serai l'instrument de sa vengeance. Vous m'avez trompé, moi, votre seigneur et votre bienfaiteur; bien plus vous avez outragé le Prophète, sinon en paroles, du moins dans votre cœur. Vous l'avez dit: jamais plus vous ne reverrez cette femme, ni le chien de chrétien vers qui vous avez osé tourner vos regards impurs...

La pauvre jeune fille poussa un cri d'angoisse et tomba inanimée sur le gazon.

Ada frissonna; elle se trouvait seule avec le terrible Musulman, et quoiqu'elle eût mainte fois affronté la mort à côté de son mari, cette situation lui apparaissait plus terrible que la mort même.

L'émir sembla hésiter un moment sur le parti qu'il devait prendre; peut-être dans son

avec la lutte continuait-elle encore entre l'amour et la haine.

— Femme, dit-il enfin d'une voix moins irritée que lorsqu'il s'adressait à sa sœur, mais en appuyant sur chaque mot avec un calme

effrayant: la paix régnait dans ma maison avant que vous n'y eussiez mis le pied; maintenant, le malheur y est entré. Voyez, voilà votre ouvrage.

Et sa main montrait Armide, toujours

étendue sans vie sur le sol.

— Je vous ai regardés comme mes hôtes les plus chers, continua l'émir; j'ai partagé avec vous mes trésors, j'ai fait taire la voix d'une juste vengeance pour n'écouter que celle de



CHASSE AUX MOUTONS DANS LES MONTS ROCHEUX.

la pitié et de la générosité; vous m'avez récompensé par la plus noire ingratitude. Cependant, je continuai à vous protéger encore, vous et vos compagnons. Le peuple de Jérusalem, me demandait la mort de mes prisonniers, les

chefs de la ville exigeaient vos têtes; j'ai refusé, je me suis exposé à leur haine, à leur vengeance peut-être. Pourquoi? Pour réchauffer dans mon sein des serpents, qui répandent sur moi leur venin, qui empoisonnent ma vie. Je

vous savais indifférente, ingrate; je ne croyais pas que vous pussiez être criminelle.... Que votre sort s'accomplisse donc; dès ce jour, vous serez réellement mes prisonniers, les prisonniers d'un Musulman juste et sévère; le

peuple de Jérusalem décidera de votre sort.

Ada ne répondit pas; qu'aurait-elle répondu alors même que l'émir lui eût annoncé sa sentence de mort, car il y a quelque chose de pire que la mort, c'est de devoir entendre

l'expression de la passion d'un homme que l'on hait. Ce supplice lui fut épargné et elle poussa un soupir de soulagement.

Sur un signe du maître apparurent quatre

esclaves; deux d'entre eux relevèrent Armide, toujours inanimée, et la transportèrent au palais, tandis que les deux autres s'emparaient d'Ada et la conduisaient dans une prison souterraine, où le vieux moine et Hugo vinrent bientôt la rejoindre.



LE DUO, D'APRÈS M. S. JACOBY.

Ada se reprocha d'être la cause du malheur de ses compagnons, mais ceux-ci la consolèrent par de douces paroles, en disant que la prison était préférable aux bienfaits odieux du Musulman.

L'émir, malgré toute sa colère, avait parlé à Ada sur un ton assez modéré, peut-être par un souvenir de son ancienne inclination, peut-être aussi dans l'espoir de lui mieux faire sentir ses torts. Cependant, il ne voulait pas

renoncer à ses projets de vengeance; ses menaces étaient sérieuses lorsqu'il avait parlé d'abandonner le sort de ses prisonniers à la populace de Jérusalem, car il avait eu à supporter bien des remarques offensantes, bien des

menaces mêmes au sujet de sa conduite vis-à-vis d'eux. Les livrer à ceux-là même qui lui avaient reprochés sa mollesse, c'était donc satisfaire à la fois sa vengeance et reconquérir sa réputation compromise.

A peine eut-il annoncé sa résolution dans le conseil des principaux chefs de la ville et de l'armée, que tous d'une voix unanime décidèrent que les trois chrétiens devaient mourir, mais qu'après avoir tiré d'eux tout le parti possible. Le butin était trop précieux pour qu'on s'en débarrassât par une prompt mort.

Trois jours après que les prisonniers avaient échangé leurs somptueux appartements pour un sombre cachot souterrain où le jour avait de la peine à pénétrer par une étroite ouverture, le plus jeune d'entre eux fut conduit dans la salle du conseil.

L'émir se plaça sur le siège le plus élevé. Hugo parut devant lui, s'attendant à entendre prononcer sa sentence de mort.

— Chrétien, dit-il d'une voix grave et calme, vos coreligionnaires s'épuisent en vains efforts pour s'emparer de Jérusalem; nous avons pour nous la solidité de nos murailles, la vaillance de nos soldats, et par-dessus tout, la protection du Prophète. Quant à vos Croisés, ils ont contre eux la famine et la colère de Mahomet. Audacieux profanateurs de notre sol, ils seront détruits jusqu'au dernier, mais nous ne nous le cachons pas, ils pourront encore faire endurer beaucoup de mal à Jérusalem avant que leurs cadavres ne deviennent la proie des vautours. Ecoutez-moi donc: vous paraissez avoir une grande influence sur vos compagnons d'armes; mettez-leur sous les yeux les dangers auxquels ils s'exposent sans espoir de succès, invitez-les à retourner dans leur pays qu'ils n'auraient jamais dû quitter; dites-leur que, dans notre générosité, nous ne mettrons pas obstacle à leur départ; qu'au contraire nous les traiterons en amis dès qu'ils auront obéi à la voix de l'humanité et de la raison. Ils partiront chargés des trésors, que nous leur remettrons comme gage de notre amitié. Dites-leur cela, mais dites-leur aussi, qu'ils seront écrasés sous le poids de notre vengeance, s'ils persistent à vouloir assiéger Jérusalem. Votre langage probablement les fera réfléchir et les engagera à retourner chez eux.

Hugo avait écouté ces paroles avec la plus grande surprise; il se sentait blessé de ce qu'on osât lui faire une pareille proposition; il s'écria d'une voix émue :

— Seigneur, vous vous faites une fausse idée des forces et du courage des Croisés; ils peuvent avoir tout contre eux, ils ont un appui qui leur donnera la victoire: c'est leur Dieu, c'est Celui qui a su les guider depuis l'Europe jusqu'ici, et qui saura bien faire tomber vos murailles. Avec un pareil secours, il n'ont rien à craindre, et doivent remporter la victoire. Ne me poussez donc pas à une chose qui serait honteuse pour moi et exciterait l'indignation des chrétiens sans pouvoir les effrayer.

Un sourd murmure parcourut toute la salle, l'émir cependant conserva son calme, et lorsque le silence se fut rétabli, il reprit :

— Vous tenez un langage bien téméraire, jeune homme; vous vantez votre Dieu, mais sachez donc que l'armée des Croisés se trouve dans la plus terrible extrémité, et que toutes leurs attaques ont été repoussées victorieusement. Si le Dieu des chrétiens combat avec vos compagnons d'armes, ce doit être un Dieu bien impuissant pour laisser ainsi ses meilleurs soldats tomber sous nos coups ou périr de misère. Au reste, réfléchissez; il y va de votre vie et de celle de vos compagnons. Si vous parvenez à déterminer les Croisés à lever le siège de Jérusalem, vous aurez la vie et la liberté et serez comblés de trésors; si vous méconnaissiez nos ordres, vous périrez d'une mort cruelle et honteuse; choisissez donc.

Les paroles de l'émir furent accueillies par les applaudissements de toute l'assemblée. Hugo resta calme devant les promesses comme devant les menaces; un sourire de compassion ou de mépris se dessina sur ses lèvres, il ne crut pas devoir répondre davantage aux propositions qui lui étaient faites et attendit en silence la sentence des juges.

Sur un signe de l'émir, une troupe d'hommes armés s'avança et s'empara du chevalier.

Le cortège, accompagné de l'émir et de tout le conseil, se dirigea vers les remparts de la ville.

Le noble jeune homme fut dépouillé de ses vêtements supérieurs et lié, au moyen de fortes cordes, à une grande croix en bois.

Le soleil commençait à disparaître à l'occident, mais éclairait encore de ses derniers rayons la haute silhouette des tours.

Tout-à-coup, les sons du clairon retentissent sur le sommet des créneaux et arrivent jusqu'au camp des Croisés. Cet appel à une heure si tardive étonne ceux-ci qui arrivent en grand nombre.

Enfin le clairon cesse de se faire entendre et une voix d'en bas s'adresse au prisonnier :

— Parlez, mais sachez que vos paroles décideront de votre vie ou de votre mort.

Hugo, du haut de la croix, jette un regard sur ses anciens frères d'armes. Il avait entendu l'avertissement du Musulman, mais les menaces comme les promesses continuaient à le laisser indifférent. Que valait sa vie, comparée à la prise de Jérusalem par les Croisés? Pouvait-il être un obstacle à l'accomplissement de ce grand dessein? Sa mort ne pourrait-elle peut-être y aider? Toutes ces pensées se croisèrent dans son esprit et il prit aussitôt un parti héroïque.

— Compagnons d'armes, s'écria-t-il en élevant la voix, on a voulu me forcer à vous proposer une paix honteuse; que ces avances redoublent votre audace... Je vous le dis, la lassitude et la peur commencent à pénétrer dans Jérusalem. Elle sera bientôt à vous. Amis et compagnons, adieu, j'ai signé ma sentence de mort... Ma dernière prière est pour que vous réussissiez, mon dernier cri est: Dieu le veut!

Et les Croisés, animés par les nobles paroles du jeune chevalier, répétèrent le même cri, qui fit en un instant tout le tour de la ville.

Tout-à-coup, au milieu de l'excitation générale, un chevalier à haute stature sortit du sein des Croisés et les mots de: „Hugo! Hugo! mon fils!“ s'échappèrent de sa poitrine. Mais au même moment des hurlements épouvantables éclatèrent parmi les Musulmans; ils abattirent la croix et en détachèrent Hugo, qu'ils poussèrent vers la ville en l'accablant d'injures et de coups.

(A continuer.)

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Aux personnes qui ont des arbres à fruits — tels que cerisiers, pêchers etc., en un mot, presque tous les arbres de la famille des rosacées, le trésor de nos jardins, — nous indiquerons une précaution conservatrice d'une utilité éprouvée.

Ce procédé consiste à déchausser le pied des arbres de huit à dix centimètres, puis à les réchauffer vers le fin de l'hiver, en y ajoutant de l'engrais.

L'effet de cette opération si simple, est d'abord de retarder la floraison, puis de lui donner une vigueur telle qu'elle brave aisément les derniers froids du printemps et donne naissance à des fruits abondants et savoureux.

Parlons maintenant d'un autre point: la „décortication“ des arbres.

La preuve paraît acquise que l'enlèvement de tout le système cortical n'a aucun inconvénient sur les arbres, et qu'il peut être mis en usage au profit de toutes les espèces forestières, non seulement pour la destruction des insectes qui les attaquent, mais aussi afin d'activer leur végétation. Sur les ormes, par exemple, on a obtenu ainsi un accroissement en diamètre de 4 à 5 millimètres, tandis qu'ils n'en donnaient annuellement avant l'opération, que 1 ou 2 millimètres. Quant aux arbres à écorce très-mince ou dont le périoderme est très-épais et très-résistant, tels que le bouleau, le mérisier, etc., on arrive au même résultat en donnant lieu à un débridement général de l'écorce, à l'aide d'incisions très-rapprochées les unes des autres, faites avec une espèce de scarificateur à trois dents recourbées et tranchantes intérieurement. De semblables incisions suffisent aussi pour guérir les jeunes ormes et les pommiers à écorce lisse, sur lesquels les scolytes exercent tant de ravages.

#### UNE RÉPARATION.

##### I.

Très-souvent, les journaux nous entretiennent de faits d'incendie, commis volontairement par des enfants, faits qui quelquefois s'expliquent d'une façon fort naturelle et quelquefois constituent de vrais phénomènes psychologiques. — Nous allons raconter à ce sujet une histoire véritable, qui a eu pour théâtre un petit et charmant village dont nous devons taire le nom.

Aux derniers rayons d'un beau soleil couchant, une bande joyeuse d'enfants de sept à quatorze ans, garçons et filles, prenait ses ébats sur l'herbe d'une prairie qui venait d'être fauchée. Un seul ne jouait pas: c'était le plus âgé; il se tenait à l'écart, triste et morne. Sur son visage, empreint d'une sombre mélancolie, ne brillait point cet air de bonheur et de prospérité, qu'on remarquait sur les figures riantes et animées de ses petits camarades, qui l'engageaient à venir se mêler à leurs jeux. L'enfant était inébranlable; seulement, quand les instances devenaient trop vives, il faisait avec brusquerie un geste pour les repousser. Mais, loin de se rebuter, la bande joyeuse le poursuivait alors de ses plaisanteries, — une arme dangereuse, surtout quand elle dégénère en personnalités injurieuses.

Ce qui va suivre nous en donnera la preuve.

— Eh, Charles, criait l'un, est-ce que tu ne viendras pas jouer avec nous? Ce n'est pas la peine de faire tant le fier.

— Eh, criait un autre, ne vois-tu pas qu'il a peur de salir ses beaux habits?

(Le pauvre enfant était presque en haillons.)

Et tous de rire aux éclats.

Charles ne dit mot, mais il lança sur les rieurs un coup-d'œil qui laissa échapper plus de colère que n'en contient d'ordinaire le regard d'un enfant.

— Oui, oui, je sais bien pourquoi, moi, il ne veut pas jouer avec nous, c'est parce qu'il est pauvre, qu'il n'a pas de maison comme nous, un jardin comme nous, des vaches, des moutons comme nous. — Oui! oui! c'est pour cela! dirent tous les autres.

La chose était vraie, mais il était cruel d'en faire souvenir l'enfant et de lui en faire un reproche.

Le père de Charles n'était qu'un pauvre journalier; il avait trois enfants, dont Charles était l'aîné, et qu'il aurait eu bien de la peine à élever, si sa bonne et laborieuse femme ne lui fût venue en aide par son travail opiniâtre; mais quoique toutes leurs journées fussent bien employées, la gêne, sinon la misère, régnait dans le pauvre ménage. Et comme les camarades de Charles se faisaient de leur position meilleure un titre de supériorité sur lui, le petit malheureux se sentait humilié devant eux. De là à l'envie il n'y a qu'un pas: ce pas était fait pour Charles.

Bien des fois en s'endormant il se disait: — Ah! quand serai-je plus riche qu'eux?

Charles était donc envieux, et ce fut avec une colère au-dessus de son âge qu'il répondit aux railleries de ses camarades; il voulut rendre injure pour moquerie, coup pour injure; il ne le sut, la rage l'étouffait, et il ne put l'exprimer que par des trépignements. Ses compagnons n'en riaient que plus fort.

La nuit commençait à tomber; les enfants s'en allèrent chacun dans la demeure de leurs parents, et bientôt, après le repas du soir, ils oublièrent dans leurs couchettes leurs railleries et le dépit de Charles.

Charles, lui, s'en souvint...

##### II.

A peine tout était-il endormi, que soudain on entend retentir des cris effrayants: „Au feu! au feu!“ cris qui, d'abord faibles et isolés, éclatent bientôt en une clameur immense.

Les maisons du village étaient tellement rapprochées, que l'incendie d'une habitation menaçait toutes les autres; par malheur en-

core, on était à l'époque des récoltes et les granges étaient remplies de paille. Aussi une épouvantable stupeur accabla d'abord les habitants; il sembla que personne ne voudrait lutter avec le fléau. Mais bientôt revenus de cette consternation et encouragés par des exhortations, et surtout par l'exemple de leur vénérable curé, les villageois essayèrent d'arrêter l'incendie; on reconnut que tous les efforts ayant pour but de l'éteindre à son foyer seraient inutiles. Par une infernale combinaison ou un hasard fatal, le feu avait pris dans une espèce de hangar plein de foin et de paille, auquel s'adossaient plusieurs maisons.

A quelque distance de ce théâtre de terreur, une femme tenait un faible enfant dans ses bras, tandis qu'un autre, un peu plus âgé, se serrait contre elle. Elle était là, immobile, pâle et demi-morte: c'était Jacqueline, la femme de Pierre D., la mère de Charles. A peine relevée d'une longue et douloureuse maladie, elle n'avait pu joindre ses efforts à ceux des travailleurs, et s'était contentée de soustraire au danger les deux plus jeunes de ses enfants; elle pensait que Charles, l'aîné, travaillait sur le lieu du désastre.

La pauvre femme suivait d'un œil désespéré les progrès de l'incendie. Oh! comme son cœur battait avec violence! Qui pourrait peindre ses angoisses, sa mortelle frayeur!

Tout-à-coup, un cri horrible lui échappa: le terrible élément triomphe enfin; il enserra le village comme un serpent de feu, tandis que ses langues dévorantes se dardent en sifflant au-dessus du village; l'église elle-même est atteinte par le fléau; la flamme serpente autour de son faite aigu et fragile, puis s'y attache rapidement. Bientôt le clocher chancelle sur sa base, oscille et tombe avec bruit. La cloche en tombant résonne comme un glas de mort; tout est dit.

### III.

En cet instant, un éclat de rire sauvage, et empreint d'un accent de triomphe satanique, part d'une éminence située à quelques pas de la pauvre Jacqueline.

Ce rire, en ce lieu, en ce moment, lui cause une telle surprise, une telle épouvante, que c'est à peine si elle trouve la force de porter ses regards vers l'endroit d'où est partie cette inconcevable marque de barbare satisfaction. C'est à peine aussi si elle peut en croire ses yeux.

Debout sur la petite colline, c'est Charles, non plus l'œil triste et baissé, mais l'œil fier et étincelant, non plus l'air morne et humilié, mais l'air railleur et triomphant.

— Ah! ah! s'écrie-t-il avec des gestes effrénés; ah! ah! maintenant ils n'ont pas plus que moi; qu'ils se moquent donc de moi encore! Puisqu'ils ne sont plus riches, moi, je ne suis plus pauvre!

Et l'insensé riait et dansait. C'était à le croire fou; malheureusement il ne l'était pas.

Une étrange pensée a bouleversé tout-à-coup l'âme de la pauvre mère.

— Charles, misérable enfant, s'écrie-t-elle, serait-ce toi?...

— Oui! oui! c'est moi! bien moi! Oh! ils ne diront donc plus que je suis pauvre! qu'ils sont riches! Ils ne se moqueront donc plus de moi! Oui, c'est moi, bien moi! Oui!... oui!...

— Malheureux, malheureux!... Mais, sais-tu que c'est un crime, un crime affreux, qui mérite la mort, qui donne l'enfer?

Crime! mort! enfer! Charles a prononcé ces trois mots avec un accent qui révèle que le coupable n'a pas même pensé qu'il y eût rien de commun entre les idées que ces mots rappellent et l'action qu'il a commise. Mais, comme si le cri de sa mère eût ouvert ses yeux à une affreuse vérité, il reste livide et foudroyé.

Soudain il tombe à genoux en étendant les bras, d'abord vers le village incendié, puis vers sa mère, en proférant le mot: „pardon!” d'une voix déchirante; car en ce moment il sentait combien était grand le crime qu'il avait commis; puis tout-à-coup il se relève et il s'élance vers le bord de la rivière voisine. Sa mère,

que ses deux autres enfants empêchaient de le suivre malgré un affreux pressentiment, le vit sauter par dessus les rochers qui longent le rivage; puis elle ne vit plus rien: et elle crut qu'elle allait mourir...

Son mari la retrouva, étendue sur l'herbe, froide, presque sans vie.

En revenant à elle, le premier cri de la pauvre femme fut „Charles!” Pierre ne répondit à ce cri d'angoisse maternelle que par deux grosses larmes. La mère apprit qu'on le croyait mort dans l'incendie, et elle se tut, et elle pensa que peut-être elle avait des grâces à rendre à Dieu: son enfant, son pauvre Charles, son premier né ne laissait pas du moins une mémoire maudite

### IV.

Vingt ans s'étaient passés depuis la terrible scène que nous venons d'esquisser; le village, détruit par le feu, s'était peu à peu relevé, lorsqu'un soir, un homme jeune encore, bien que ses traits fussent déjà profondément sillonnés de rides, et que ses cheveux fussent déjà parsemés de mèches blanches, s'arrêta longtemps sur l'éminence d'où Charles, l'incendiaire, avait autrefois contemplé, d'abord avec une joie cruelle, puis avec terreur, enfin avec un remords déchirant, l'œuvre terrible de sa vengeance. Il jeta sur le village, que le soleil couchant caressait de ses derniers et pâles rayons, un long et indéfinissable regard.

A la nuit close, l'étranger se rendit auprès du bon curé, encore vivant, chez qui se réunirent bientôt tous les habitants du hameau, qui avaient été prévenus.

Lorsque l'inconnu les vit tous rangés autour de lui dans la grande salle du presbytère, il les examina avec une attention singulière, puis un sourire de satisfaction courut et s'épanouit sur ses traits flétris; on eût dit un berger énumérant son troupeau et trouvant son compte.

Alors, sur un signe, le bon pasteur se mit à lire un acte bien et dûment légalisé, par lequel une somme de cent mille francs était donnée au village de N... pour être divisée en portions égales entre tous ceux de ses habitants y demeurant lors de l'incendie qui l'avait détruit; laquelle somme donnée comme une faible réparation des torts à eux causés par le crime de...

Un nom seul et une signature manquaient à l'acte; l'inconnu les y ajouta rapidement, et le bon prêtre, achevant de lire, termina ainsi: „Comme une faible réparation des torts à eux causés par le crime de Charles D., dans la nuit du 14 août 18... ”

A ce nom de Charles D., un cri de surprise, presque de frayeur, était sorti de toutes les bouches; c'est à peine si on fit attention aux motifs et à l'importance de la donation.

Alors Charles, car c'était bien lui, tombant à genoux au milieu du cercle ébahi, les mains jointes et les yeux en pleurs, cria „Pardon!” comme autrefois, la nuit de l'incendie. Sa pauvre mère se jeta dans ses bras en pleurant de joie, tandis que le vieux pasteur l'absolvait de sa faute et le bénissait de son repentir.

Après le père et la mère de Charles, chacun vint l'embrasser avec joie; puis, lorsque la première effusion fut passée, l'incendiaire leur raconta, en accompagnant son récit de larmes, comment il avait pu commettre son crime, et comment il avait pu le réparer, grâce à une fortune laborieusement et noblement acquise dans le Nouveau-Monde, où il s'était retiré.

ADOLPHE B.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

XXXII.

Lady Georgina et sa gouvernante sortaient tous les jours à cheval, accompagnées d'un groom.

Par une belle matinée d'avril, les deux

jeunes filles résolurent de faire une longue promenade et de pousser jusqu'à Shrewsbury.

Les chevaux furent amenés, mais le domestique s'aperçut que l'animal destiné à être monté par Gwendoline boitait, et il y substitua un autre.

— Il est très-doux, Miss, dit le groom, Milord s'en est servi plusieurs fois, et pas plus tard que hier, il disait que Bonnibel était un vrai cheval de dame.

— Oh, je ne le crains pas, fit Gwendoline; je le dompterai facilement, s'il se montre indocile.

Quand les jeunes filles furent en selle, elles descendirent l'avenue, suivie par le groom.

Elles traversèrent le village de Dunholm, et furent bientôt en vue du manoir de Beechmont.

— Je voudrais bien voir Miss Norreys, dit Georgina. Elle doit être bien heureuse! Posséder une brillante fortune et être sa propre maîtresse!... Il me semble que c'est tout ce qu'on peut désirer sur la terre. N'est-ce pas, Marianne?

— Je le crois, dit Gwendoline en riant, quoique je ne puisse pas en juger par expérience.

— C'est étonnant, reprit Georgina, que cette Indienne ne se soit pas mariée. Pourvu qu'elle ne songe pas à épouser mon père, car je la hais.

— Il n'est pas impossible que votre père se marie, dit Gwendoline; mais en ce cas, sa femme sera pour vous une amie dont vous n'aurez rien à craindre.

— Oh, je ne tiens pas à ce qu'on m'aime. Je ne demande qu'une chose: c'est de devenir un jour maîtresse de Dunholm, et je ferai bien en sorte que mon père ne prenne pas de femme.

Gwendoline ne répondit pas.

Arrivées devant le parc de Beechmont, qui était entouré d'une haute muraille, les deux amazones ralentirent le pas de leurs montures, pour jeter un coup d'œil sur cette opulente demeure, qu'on apercevait à travers les arbres.

Elles eurent à peine dépassé l'entrée principale, qu'une porte en fer, haute et étroite, s'ouvrit soudainement et livra passage à une dame à cheval, accompagnée de deux domestiques.

Le cheval que montait Gwendoline, effrayé à cette apparition subite, se cabra, jeta la jeune fille à terre et s'enfuit au galop.

Celle qui était la cause involontaire de cet accident, descendit vivement de sa monture, courut vers Gwendoline, se pencha sur elle et constata qu'elle était évanouie.

La dame fit un signe à ses domestiques, qui vinrent prendre ses ordres.

— Nilson, dit-elle à l'un d'eux, courez à Dunholm chercher un médecin. Et vous, transportez cette jeune personne au château.

Puis se tournant vers le groom de Lady Georgina, elle ajouta:

— A votre livrée, je vois que vous appartenez au maître du château voisin; allez-y annoncer l'accident et dites que Miss Norreys aura le plus grand soin des deux dames.

Le domestique, arrivé à Dunholm, fit son message, et le marquis, avec son égoïsme habituel, se dit que rien de plus heureux n'aurait pu arriver pour lui.

— Maintenant, j'aurai l'entrée de Beechmont sur un tout autre pied, pensa-t-il; car il est certain que cette riche héritière va s'intéresser à Miss Myner, qu'on ne peut voir sans l'aimer. Je feindrai d'être excessivement alarmé, et ma subite présence à Beechmont s'expliquera par l'intérêt que je porte aux chères jeunes filles. Vite, à cheval, et cette fois au moins je connaîtrai ma voisine!

XXXIII.

Lord Darkwood ne put mettre à exécution le désir qu'il éprouvait de se rendre immédiatement à Beechmont. Au moment où il s'habillait pour monter à cheval, Pietro parut devant lui.

Il semblait très-affairé.

— Pardonnez-moi, signor, mais vous ne pouvez aller à Beechmont cette après-midi. J'ai, ajouta-t-il en frappant sur sa poche d'une ma-

nière significative, quelque chose ici qui vous empêchera de vous occuper de l'accident arrivé à la gouvernante...

Le marquis fronça les sourcils. Il comprit que l'air familier que prenait son valet ne présageait rien de bon.

Le Maltais s'approcha de son maître et sortit de sa poche une grande enveloppe, contenant une lettre.

Lord Darkwood l'arracha vivement de ses mains, s'assit dans un fauteuil et parcourut la missive, pendant que l'autre se croisait les bras.

C'était une lettre du frère de Pietro, contenant une découpe de journal.

Le ci-devant capitaine pâlit affreusement, et la terreur se peignit sur tous ses traits.

— Qu'y a-t-il à faire, Pietro? demanda-t-il d'une voix rauque, si cet infernal papier ne ment pas?

Le valet haussa les épaules, et dit:

— Nous ne sommes pas certains que les mots se rapportent à lui, puisqu'on ne nomme personne... cependant il faut être sur ses gardes. Il n'est donc pas question d'aller à Beechmont à présent. Rendez-vous de suite aux ruines, et explorez-les avec soin. Cette nuit nous y irons ensemble et cette fois il ne peut plus y avoir d'hésitation... C'est une question de salut...

— Je crois que vous avez raison, murmura le marquis en soupirant. Je vais écrire un mot à Miss Norreys pour l'informer que j'irai la voir demain matin, après que notre besogne sera terminée.

Quelques moments plus tard, il sortit du château et se dirigea vers les ruines du manoir abandonné.

Il en ouvrit la porte, retira la clef de la serrure, descendit le grand escalier de pierre et demeura pendant plus d'une heure dans les passages souterrains.

Quand il quitta le vieux château, il regarda à droite et à gauche, craignant d'être vu, mais il n'y avait personne; les environs étaient déserts.

Dans sa préoccupation, il oublia de fermer la porte à clef, et il rentra chez lui sans se douter de cette négligence.

En entrant dans son cabinet, il y trouva Pietro, et une longue conférence eut lieu entre les deux misérables.

Le marquis passa le reste de la journée comme d'habitude et, vers onze heures du soir, il se retira dans ses appartements.

Les lumières furent éteintes, et bientôt tous les habitants du château semblaient être livrés au repos.

Cependant, un peu avant minuit, deux formes humaines, enveloppées dans de grands manteaux, sortirent d'une poterne et, marchant dans l'ombre que projetaient les arbres séculaires éclairés par la lune, ils se dirigèrent vers les ruines du vieux manoir.

Comme ils en approchaient, Pietro saisit soudain le bras de son maître et l'attira à l'écart.

— Chut, signor, j'entends des voix.

Ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

La lune, qui venait d'être cachée par un épais nuage, se montra tout-à-coup dans toute sa splendeur, et éclaira en plein la porte d'entrée des ruines.

Quelle ne fut pas leur surprise et leur consternation, quand ils virent cette porte s'ouvrir lentement et livrer passage à deux personnes, dont l'une portait une lanterne à la main.

Les êtres mystérieux — une femme et un homme — passèrent tout près de l'endroit où le marquis et son complice étaient cachés, puis disparurent comme des ombres.

Dès qu'ils les eurent perdus de vue, Lord Darkwood et Pietro continuèrent leur marche. Ce dernier reprit le premier son sangfroid.

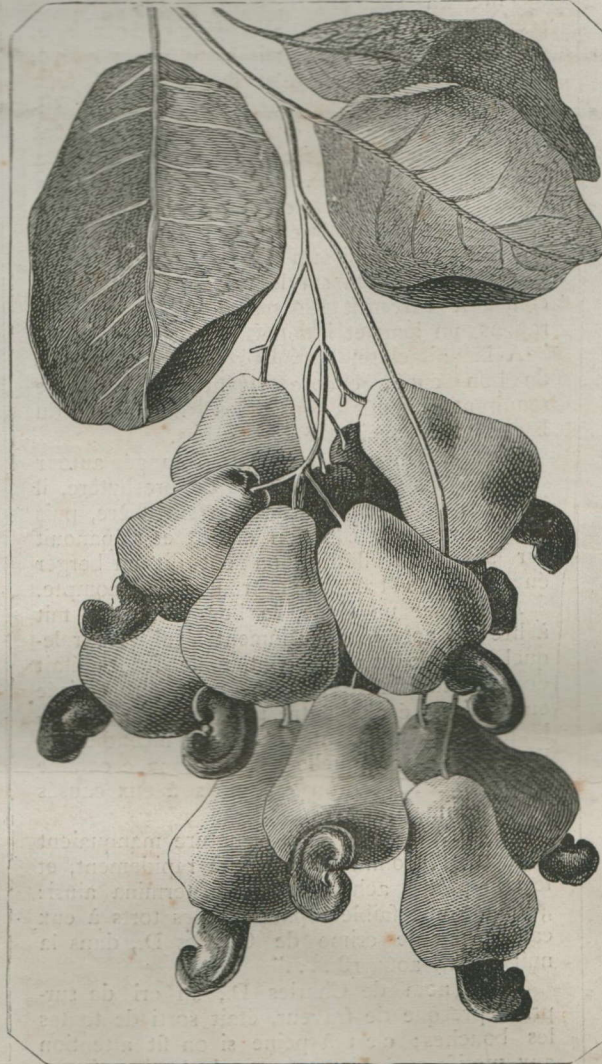
— C'est tout bonnement un couple d'amoureux villageois, dit-il; mais je ne comprends pas comment vous avez oublié de fermer cette porte.

— C'est une négligence impardonnable de ma part; j'aurais cependant juré que je l'avais fermée à clef. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Venez...

Quelle que fut l'action qu'ils accomplirent dans les ruines, elle ne fut pas de longue durée, et il est évident qu'ils en étaient très-satisfaits tous les deux, car quand ils se séparèrent à la petite porte de la poterne pour aller se coucher; le marquis se tourna vers son valet et, lui mettant la main sur l'épaule, dit à voix basse:

— Pietro, vous avez fait beaucoup pour moi... mais vous ne m'avez jamais rendu un plus grand service que cette nuit... Comptez sur ma reconnaissance.

Le Maltais s'inclina avec humilité, mais un éclair de triomphe brilla dans ses yeux, et il murmura à part lui:



ACAJOU A POMMES.

— Prends garde, Milord marquis, quand un jour nous ferons nos comptes, tu pourras bien être le perdant.

#### XXXIV.

Retournons maintenant à Beechmont, la demeure de l'Indienne.

Après que le groom de Lord Darkwood fut parti pour rendre compte à son maître de l'accident arrivé à Gwendoline, la maîtresse du château s'était approchée de Georgina, en disant:

— Je suis Miss Norreys. Je vous offre l'hospitalité chez moi en attendant qu'on donne des soins à votre compagne.

— Et moi, je suis Lady Georgina, fille de Lord Darkwood, répliqua la jeune fille, et Miss Myner que voilà est ma gouvernante.

Georgina accompagna donc Miss Norreys chez elle, et Gwendoline, toujours évanouie, fut déposée sur un canapé d'abord, et ensuite portée dans la chambre de la maîtresse de la maison.

La fille du marquis fut conduite par Miss Norreys dans un élégant salon, où celle-ci l'engagea à se reposer pendant qu'elle irait s'assurer en personne de l'état de la blessée.

Georgina suivit l'Indienne des yeux jusqu'à ce qu'elle eût quitté l'appartement.

— Comme elle est belle, se dit-elle; il n'y a pas de danger qu'elle devienne ma belle-mère; mon père est trop laid et trop peu aimable pour qu'elle consente jamais à l'épouser.

En effet, Miss Norreys était une charmante brunette au teint mat; ses grands yeux veloutés étaient si foncés qu'ils paraissaient noirs; une chevelure abondante, des lèvres rouges comme le corail, une taille élancée et gracieuse, une distinction native, rendaient sa beauté irrésistible.

La propriétaire de Beechmont trouva Gwendoline plongée dans une insensibilité complète et pâle comme une morte.

Naya, une femme de chambre indoue, avait déshabillé la pauvre jeune fille et l'avait mise au lit.

— Rassurez-vous, Miss, dit-elle à sa maîtresse, elle n'est pas morte... Attendez, je vais la faire revenir à elle.

La vieille femme alla prendre un petit flacon, et avec son contenu elle baigna le visage de Gwendoline, puis en fit tomber une goutte entre ses lèvres.

L'effet fut magique.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de la blessée, et elle ouvrit les yeux.

— Ne parlez pas, dit Miss Norreys; vous êtes à Beechmont dont je suis la propriétaire. Naya, examinez l'état de Miss Myner.

L'Indoue se mit à l'œuvre, et constata une coupure assez profonde à la tête, mais cependant peu dangereuse. Elle lava la plaie et la pansa.

— D'ici à huit jours cela n'y paraîtra plus, dit-elle. N'avez-vous pas d'autre blessure?

— Mon bras me fait beaucoup souffrir, murmura faiblement Gwendoline.

Naya y appliqua des compresses, prépara une potion calmante qu'elle administra à la jeune fille, qui peu à peu s'endormit paisiblement.

En ce moment, le médecin de Dunholm entra dans l'appartement. Miss Norreys lui raconta l'accident et indiqua les remèdes que sa suivante avait appliqués.

Le docteur secoua la tête en déclarant qu'il n'était pas au courant de ces remèdes étrangers; mais quand il vit que la blessée dormait d'un profond sommeil, il ne voulut pas qu'on l'éveillât et déclara qu'il reviendrait le lendemain matin.

La lettre de Lord Darkwood fut remise à la belle Indienne, qui en rendit compte à Georgina. Celle-ci avait accepté l'hospitalité pour la nuit et ne tarda pas à se retirer dans la chambre qu'on lui avait désignée.

Le lendemain, Miss Norreys se leva tôt et se rendit immédiatement auprès de l'institutrice. Naya, qui l'avait veillée toute la nuit, dit à sa maîtresse que la jeune Miss ne s'était pas éveillée une seule fois.

La dame de Beechmont prit une chaise et s'assit à côté du lit.

Elle regarda la dormeuse avec une étrange persistance.

— N'est-elle pas bien belle, Naya? murmura-t-elle.

— Belle comme une matinée de printemps, Missy.

— Que ses traits sont purs et distingués! Cette jeune fille ne me semble pas née pour occuper une position si humble... Gouvernante de Lady Georgina!...

— Oh, ce serait une bien agréable compagne pour vous, Missy!

Miss Norreys sourit.

— Je la garderai ici pendant quelques jours, car elle m'inspire un sentiment étrange, que je ne puis définir. Oh, si sa mère vit encore, combien elle doit être heureuse d'avoir une pareille fille!

Et la jeune femme poussa un profond soupir, pendant que son front s'assombrissait.

Un coup fut frappé à la porte. Naya ouvrit et présenta à sa maîtresse une carte de visite qu'un domestique venait de lui remettre.

Elle portait le nom de Lord Darkwood.

(A continuer.)